

30 juillet 1937

Sept. Paris

30 JUIL 1937

26

# LES LIVRES

## Sur l'U.R.S.S.

### Encore l'U. R. S. S.

**D**ES ouvrages nombreux continuent à paraître où des voyageurs nous apportent leur témoignage sur ce qu'ils ont vu en Russie soviétique. On a, en les lisant, l'impression que c'est le dossier d'un formidable procès qui se constitue sous nos yeux et qui, une fois ou l'autre, apparaîtra au grand jour. A le consulter, on demeure confondu que tant de braves gens puissent encore, en France, ignorer l'infamie du régime soviétique actuel, croire encore aux absurdes *slogans* que l'humanité répète et tourner encore vers Moscou des regards chargés d'espérance.

Les témoignages les plus importants sont évidemment ceux d'hommes qui, partis pour la Russie favorables à l'expérience soviétique, en sont revenus étonnés. Plusieurs, récents, méritent d'être signalés.

### Les « retouches » de Gide

On sait quelle manière de scandale a constitué, l'an passé, la publication, par André Gide, de son *Retour de l'U.R.S.S.* Ses anciens amis le vouèrent aussitôt aux gémonies ; ses anciens adversaires utilisèrent ses aveux avec un zèle souvent intempérant. Mais ici, on s'en souvient, nous avons parlé de ce petit livre avec le respect que nous inspire toujours un homme sincère, où qu'il soit. Pour répondre à certaines attaques et pour préciser sa pensée, Gide a publié des *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.* (Gallimard) qui constituent, à n'en pas douter, une aggravation du réquisitoire. En substance, au cours de ces brèves pages, il dit deux choses :

A ceux qui lui ont dit qu'une telle publication n'était pas opportune, qu'elle nuisait à la cause révolutionnaire, que, pour imparfaite que fût l'expérience soviétique, elle n'en demeurait quand même pas moins la seule espérance mondiale d'une transformation marxiste de la société, André Gide répond : « Il n'y a pas de parti qui tienne — je veux dire qui me retienne — et qui me puisse empêcher de préférer, au Parti même, la vérité. Dès que le mensonge intervient, je suis mal à l'aise ; mon rôle est de le dénoncer. C'est à la vérité que je m'attache ; si le Parti la quitte, je quitte du même coup le Parti. » C'est là une attitude qui a, sans aucune réserve, toute notre approbation. Et en particulier, quand Gide dit, assez narquois, aux gens de gauche, que son attitude n'a pas varié depuis le moment où il dénonçait les scandales du colonialisme et où, eux, ils étaient bien contents d'exploiter ses observations à leurs fins politiques. On ne saurait assez lui donner raison.

A ceux, d'autre part, qui prétendent récuser son témoignage en le tenant pour partial, ou mal informé, il riposte en fournissant les précisions dont le moins de sensibilité dire est qu'elles sont accablantes pour l'U.R.S.S. Parti communiste de cœur et d'espérance, Gide a trouvé, au pays des Soviets, exactement tout ce qu'il déteste dans le monde bourgeois : l'exploitation de l'homme par l'homme, la glorification scabreuse en l'U.R.S.S. de l'argent, la misère des masses juxtaposée à la richesse la plus

éclaboussante. Tout cela, il le dit d'un ton sincère, ému et dramatique, qu'on ne saurait oublier.

Où le mène cette critique implacable des erreurs soviétiques ? C'est ici que les graves anémies qu'il porte en soi apparaissent. C'est au nom d'une révolution intégrale, idéale, qu'il condamne la révolution « trahie » (comme dit Trotsky), mais il ne peut s'empêcher de désespérer à demi d'une révolution qui abrite en elle-même la fatalité de sa déviation. Il faudrait, pour que sa critique portât tout à fait, qu'il s'appuyât sur des bases plus solides, qu'il visât à une défense de l'homme conçu dans son intégralité, c'est-à-dire dans son essence spirituelle aussi bien que dans son être de chair. Mais, parvenu devant les conclusions chrétiennes que sa critique suppose et même exige, il recule. La religion demeure pour lui l'optimisme et c'est seulement comme intoxication opiomane que qu'il juge le renouveau religieux en U.R.S.S. Cela ne l'empêche pas, de temps en temps, de froter des notions chrétiennes et de les reconnaître ; mais dans sa volonté arrêtée d'attribuer au christianisme même les fautes, — graves certes, — et les insuffisances de chrétiens, il demeure dans l'incertitude et laisse son lecteur plus déconcerté.

### Un compagnon de Gide

Dans ce voyage, André Gide avait plusieurs compagnons. L'un d'eux y est mort : le charmant et émouvant Dabit, dont les livres si fraternels, si près du peuple, conservent l'image, et qui, avant d'y partir, avait eu le temps de juger l'U.R.S.S. aussi sévèrement que son aîné. Un autre est Pierre Herbat, dont les notes de voyage, *En U.R.S.S. 1936* (Gallimard), viennent de paraître et confirment point par point, le témoignage de Gide. Ce qu'il y a d'important, dans le cas de M. Herbat, c'est qu'il a été au service des Soviets, qu'il a dirigé à Moscou une revue de *Littérature internationale*. Il avoue lui-même qu'il eut beaucoup de mal à se défendre « de cet optimisme criminel » qui l'obligeait à fermer les yeux sur les erreurs des Soviets, dans l'espoir d'un paradis proche. Il y a, dans ces brèves notes, assez mal écrites, un accent de sincérité qui ne trompe pas. Le passage en particulier, où l'auteur et un de ses amis commencent à ouvrir les yeux, s'étonnent, est émouvant. « Mais qu'y a-t-il enfin ? s'écrie un jour Last, exaspéré. Ils ont fait la révolution quand même. » Ce « qu'y a-t-il enfin ? » je me le suis répété, jour après jour, pendant des mois. « Un autre passage, où nous voyons l'auteur, revenu à Paris en avion, éprouver le sentiment de la liberté, respirer, nous fait éprouver, presque physiquement, ce qu'il y a d'intolérable dans l'oppression stalinienne.

Si les conclusions de M. Herbat ne font que rejoindre celles de Gide, il ajoute cependant beaucoup de détails intéressants. Sur la façon dont on lui imposait de faire la revue qu'il dirigeait, sur la délation policière russe, sur la vie misérable du peuple, ses notes sont pleines de documents. On perçoit qu'il existe, même en pleine dictature, une résistance larvée qui, demain, peut devenir effrénée. Citons ce joli mot, qui en dit long. Un cocher, fouettant sa bête, s'écrie : « Hue donc ! Stakhanov ! »

« J'ai été ouvrier en U. R. S. S. »

Voici peut-être encore un témoignage plus important, celui d'un ouvrier américain.

« J'ai été ouvrier en U. R. S. S. »

Voici peut-être encore un témoignage plus important, celui d'un ouvrier américain qui, ayant visité l'U.R.S.S. comme voyageur de l'*Intourist*, en fut si emballé qu'il voulut y retourner, comme travailleur. Son livre, *J'ai été ouvrier en U.R.S.S.* (Plon) est un document terrible : et la naïveté avec laquelle Andrew Smith s'exprime ne fait que renforcer son témoignage.

Il a vu, de l'intérieur, les usines russes. Il a côtoyé, fraternellement, le peuple russe. Ce que Gide a vu de haut et de loin, Smith l'a touché. Et c'est terrible. Partout une saleté repoussante, des paysans affamés, une nourriture infecte, une misère intolérable et que la pire tyrannie oblige néanmoins à accepter.

Dans l'industrie, le sabotage et la mal-façon (dont Gide parle également) atteignent des proportions vertigineuses. Et, plaquée sur cette pourriture navrante, une façade ruineuse, à l'usage des étrangers et de cette pseudo-aristocratie de fonctionnaires qui a remplacé, en pire, l'ancienne noblesse. Un ouvrage de ce genre, qui parle la langue même de l'ouvrier, devrait être imprimé en une édition abrégée et répandu par milliers. Il contribuerait à faire ouvrir les yeux à bien des gens.

### Vive la liberté

Cela pourrait être la conclusion de cette chronique : c'est le titre du livre que M. Roland Dorgelès vient de publier (Albin Michel). Ayant visité tous les pays où s'est établi un régime totali-

ti, il nous donne une impression : le ti : suffit à la résumer et nous n'avons p : besoin de dire que nous nous sentons e : rement d'accord. C'est à l'U.R.S.S. q : est consacrée la majeure partie du li- v : e : si la documentation de M. Dor- gelès ne saurait atteindre celle de Smith, si sa position ne bénéficie pas, comme celle de Gide et d'Herbart, d'une éclatante conversion, il serait injuste de ne pas reconnaître que son ouvrage présente cependant un grand intérêt. C'est que M. Dorgelès sait à merveille choisir le fait frappant et construire l'anecdote qui le mettra en valeur. La description de l'Hôtel Métropole, avec ses richesses éblouissantes et ruineuses, en contraste avec les malheureux qui n'en franchissent jamais la porte, est très impressionnante.

Des autres pays totalitaires, M. Dorgelès parle sur un ton moins grave, mais sa condamnation n'est pas moins catégorique. Les chapitres qu'il consacre à l'Italie sont très justes de ton. Et il faut avouer que, pour peu qu'on ait été en contact avec l'Italie fasciste, on ne saurait juger faux le croquis de certain hôtelier fasciste malgré soi, ravi de l'ordre que Mussolini lui apporte, glorieux du prestige italien, mais furieux contre le régime social et financier. Peut-être cette critique de tous les régimes totalitaires apparaîtra-t-elle un peu trop négative (car enfin, la liberté, en France... il faudrait en discuter) : mais il y a des vérités qu'on ne répète jamais trop. Et celle-ci est parmi les premières : que les tyrannies étatiques ne sont pas faites pour satisfaire la vocation de la France.

Les SEPT.